

Les Poisons **dans l'** **Antiquité Egyptienne**

THÈSE

POUR

L'OBTENTION DU DIPLOME DE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ

(Mention Pharmacie)

Présentée et soutenue le 20 Décembre 1933

PAR

ALEX G. MORAITIS

Né le 30 Juin 1907

Pharmacien-Chimiste

Bacteriologue Serologiste diplômé de la Faculté de Médecine
de Paris

Chef de Laboratoire de l'Hôpital Européen d'Alexandrie (Egypte)

Examineurs de la Thèse { M.M. DOURIS Président
PASTUREAU {
CORDEBARD { Juges

Rapid-Imprimerie, 12, rue Royer Collard
PARIS

—
1933



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547412_0013

Les Poisons **dans l'** **Antiquité Egyptienne**

THÈSE

POUR

L'OBTENTION DU DIPLOME DE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ

(Mention Pharmacie)

Présentée et soutenue le 20 Décembre 1933

PAR

ALEX G. MORAITIS

Né le 30 Juin 1907

Pharmacien-Chimiste

Bacteriologue Serologiste diplômé de la Faculté de Médecine
de Paris

Chef de Laboratoire de l'Hôpital Européen d'Alexandrie (Egypte)

Examineurs de la Thèse	{	M.M. DOURIS	Président
		PASTUREAU	{ Juges
		CORDEBARD	

Rapid-Imprimerie, 12, rue Royer Collard
PARIS -

—
1933

PERSONEL ENSEIGNANT

Doyen honoraire

M. BRUNTZ, *, I, O, +, +. Recteur de l'Université de Nancy.

Professeurs honoraires

MM. FAVREL, *, I.

BRUNTZ, *, I, O, +, +.

Doyen

M. SEYOT, *, I, O, +.

Assesseur

M. GILLOT, I, O.

Professeurs

MM.	
GRELOT, *, I, O	Pharmacie galénique.
DOURIS, I, O, +	Toxicologie.
PASTUREAU, O, *, I, O, +	Pharmacie chimique.
SEYOT, *, I, O, +	Histoire naturelle.
LASSEUR, I, O	Microbiologie.
GILLOT, I, O	Matière médicale.
PREVOST, I	Chimie organique.

Agrégé libre

M. GIRARDET, *, I, O Chimie et Toxicologie.

Chargés de cours

MM.	
PREVOST	Chimie minér. et Minéralogie.
GRELOT, *, I, O	Hydrologie.
PASTUREAU, O, *, I, O, +	Chimie biologique.
DONZELOT	Physique.
VERNIER, I, O	Zoologie.
RENARD, I, O	Législation et Déontologie.
GILLOT, I, O	Pharmacotechnie.
CORDEBARD, *, I, O	Analyse chimique.
SEYOT, *, I, O, +	Hygiène.

Chefs de travaux

MM.	
VERNIER, I, O	Microbiologie et Parasitologie.
MEUNIER, ...	Pharmacie.
CORDEBARD, *, I, O	Chimie et Analyse chimique.
STEIMETZ	Micrographie.
DONZELOT (chargé de travaux)	Physique.
DIVOUX (chargé de travaux)	Chimie biologique et Toxicologie.

Secrétariat

M. E. TRIBOLET, I, O Secrétaire.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend ni les approuver ni les imputer.



A mon Maître
M. le Professeur DOURIS
Membre correspondant de l'Académie de Médecine

EN AFFECTUEUX HOMMAGE

avec une respectueuse admiration et une reconnaissance profondément émue, pour l'assistance si précieuse de son extrême bienveillance...

A mes Examineurs

*Monsieur le Professeur PASTUREAU
et Monsieur CORDEBARD, chargé de cours,*

*en témoignage de gratitude
pour avoir si aimablement
accepté de faire partie du jury.*

A Monsieur le Docteur PUY-HAUBERT,
Médecin en Chef de l'Hôpital Européen d'Alexandrie

hommage de profonde reconnaissance.

τοῖς σεβαστοῖς μοι γονεῦσι

INTRODUCTION

Nous ne nous dissimulons pas, avant d'aborder notre sujet, les difficultés particulières que nous aurons à rencontrer en cours de route. Ayant l'intention de faire un travail de toxicologie historique, un premier problème nous arrête dès le début : la délimitation de notre sujet.

Si les Anciens croyaient savoir parfaitement bien ce qu'il convient d'appeler un *poison*, il en est *tout* autrement de nos jours. « Les préparations dont nous faisons usage n'agissent réellement qu'à cause de leur toxicité qui apporte un trouble étranger à l'économie. » C'est Claude Bernard, le fondateur de la médecine expérimentale qui identifie à peu près en ces termes l'action médicamenteuse à l'action toxique. Cette opinion est exprimée ailleurs encore plus nettement : « des médicaments ou des poisons, ce qui est exactement la même chose ».

Pour fixer un peu les idées sur ce que l'on doit entendre par un poison, nous retiendrons l'explication de Claude Bernard : un poison apporte « un trouble étranger à l'économie ». Cependant si l'on qualifiait de poison, toute substance qui modifie le fonctionnement de l'organisme le domaine de la toxicologie risquerait de s'étendre à l'infini. Nous pensons donc *qu'un poison est un corps qui, introduit dans l'économie, (par*

la voie digestive, la voie cutanée, muqueuse, sous-cutanée, intra-vasculaire, etc.) produit une telle modification de l'économie que celle-ci peut être compromise ou même détruite.

Même sous cette forme, cette définition est trop large : il n'existe pour ainsi dire pas de substance qui ne finisse par compromettre le fonctionnement d'un organisme lorsqu'elle y est introduite en quantité suffisante. Ainsi donc : *la toxicité est toujours une question de dose.* Une autre restriction devrait concerner la voie d'introduction : on sait que l'eau distillée, que personne n'aurait l'idée de ranger parmi les poisons, est d'une haute toxicité lorsqu'elle est introduite directement dans le sang où elle détruit les globules rouges en modifiant la pression osmotique.

Nous ne donnons pas de définition du poison, en laissant à ce terme la signification que lui accorde le public. Dans l'esprit de ce dernier, cependant, le poison ne répond qu'à l'emploi le plus connu ; c'est avant tout un instrument de crime. Nous allons montrer dans ce travail que le poison répond à nombreux autres buts plus ou moins définis dont les plus importants sont : la magie, la pharmacologie et surtout les toxicomanies.



On comprend donc que l'étude des poisons dans une époque de l'histoire nécessite l'examen approfondi d'un certain nombre de faits. Pour comprendre l'usage des poisons chez les anciens Egyptiens, il nous a fallu une connaissance approfondie de l'histoire de ce peuple, celle de sa vie quotidienne, de sa religion avec les mystères des différents cultes, il nous a fallu des études sur

la médecine et sur la pharmacie égyptienne, sur la botanique, sur la minéralogie, sur la chimie, etc.

Nous reviendrons plus loin sur les énormes difficultés que les égyptologues eux-mêmes éprouvent en face de certains problèmes d'identification d'une plante ou d'une substance. Les cadres de ce travail ne nous ont pas permis de faire place à toutes les hésitations. En cas de doute, nous exposons les diverses opinions et, s'il est possible, nous optons en faveur de celle qui nous paraît avoir le plus de chance d'être la vraie.

C'est donc en cherchant dans des travaux extrêmement divers que nous sommes arrivés à reconstituer un tableau rendant compte du rôle que jouèrent les poisons dans l'antiquité égyptienne. Ce rôle, à n'en pas douter, fut considérable. Par certaines particularités de sa flore, par le grand développement des pratiques magiques et grâce à un état relativement évolué de la science et de la civilisation, l'Égypte eut la réputation, pendant toute l'Antiquité, d'être la patrie même des poisons. Ne lisons-nous pas dans l'Odyssée (IV, 227) :

« Hélène, fille de Zeus, eut une autre pensée, et, aussitôt, elle versa dans le vin qu'ils buvaient, un baume, le Népentès, qui donne l'oubli des maux. Celui qui aurait bu ce mélange ne pourrait plus répandre de larmes de tout le jour, même si sa mère et son père étaient morts, même si l'on tuait devant lui, par l'airain, son frère ou son fils bien-aimé et s'il le voyait de ses yeux. Et la fille de Zeus possédait cette liqueur excellente, que lui avait donné Polydamna, femme de Thos en Égypte, terre fertile qui produit beaucoup de baumes, les uns salutaires et les autres mortels. »

Nous avons toutes raisons de penser que la médecine grecque doit beaucoup aux Égyptiens. Il y a une très

grande différence entre la médecine telle qu'elle nous apparaît après la lecture des papyrus médicaux et telle que l'enseignèrent les livres d'Hippocrate, mais leur thérapeutique repose sur des bases communes et la confrontation des chronologies laisse supposer que ce sont les Grecs qui empruntèrent aux Egyptiens et non pas le contraire.

*
**

Les témoignages que nous possédons sur les connaissances des Egyptiens concernant les poisons, dénotent déjà un état assez évolué. On ne peut que se perdre en hypothèses lorsqu'on cherche les *origines* mêmes de la *notion du poison*. On sait que les animaux, tout au moins les animaux supérieurs, savent parfaitement reconnaître certaines substances toxiques, ce qui leur permet d'en éviter la consommation. La plupart des mammifères herbivores reconnaissent les plantes vénéneuses et ne s'en nourrissent pas. Les accidents ne se produisent que lorsqu'on introduit une nouvelle plante dans leur alimentation ou bien dans certains cas connus chez les moutons et chez les chevaux, qu'on peut considérer comme de véritables toxicomanies. Reconnaître les plantes ou les minéraux toxiques, c'est l'origine de la notion de poison et c'est, pourrions-nous dire, celle de la toxicologie. La première utilité de cette notion est la défense de soi-même et de ses semblables contre ces substances; la seconde est leur utilisation contre autrui. Ce n'est qu'après que l'homme a dû reconnaître les plantes dont la toxicité est moins apparente et qu'il a utilisées, peut-être sans se douter qu'il s'agissait de poisons, dans un but thérapeutique, ali-

mentaire, comme accessoires du culte, ou même comme stupéfiants.

Mais, nous tenons à le répéter, il s'agit simplement d'hypothèses et rien ne nous permet actuellement de remonter aux origines des connaissances humaines à propos des poisons.

Ce que nous pouvons affirmer avec plus de certitude, c'est que les connaissances concernant les poisons se sont trouvées concentrées pendant longtemps chez une caste spéciale dont les membres semblent avoir rempli, en particulier en Egypte, des fonctions complexes. Les collègues sacerdotaux de l'Egypte pharaonique ont centralisé toutes les connaissances de leur époque et en ont gardé jalousement le secret. Les prêtres des premières dynasties furent à la fois des sorciers, des médecins, des chimistes, des astronomes, des ingénieurs, etc. « Philosophe, exorciste, magicien, physiologiste, thérapeute, et, sans doute, pince-sans-rire, telles étaient les qualités requises de quiconque prétendait, sur les bords du Nil, au rôle difficile de médecin », dit Ch. Leleux¹.

Plus tard, la spécialisation de toutes ces fonctions devint considérable et l'Egypte connut, la première, le médecin spécialiste. Les ophtalmologistes et les gynécologues égyptiens eurent une très grosse réputation dans l'Antiquité.

Au début, c'est donc avant tout le prêtre qui détient le secret des poisons. Ces secrets ne furent révélés qu'à quelques rares initiés, après avoir subi de multiples épreuves dont nous possédons les descriptions, en particulier grâce à Plutarque².

Ce sont les prêtres de Thoth, identifié plus tard à

1. LELEUX. *Le poison à travers les âges*. Lemerre, édit., Paris 1923.
2. PLUTARQUE. *De Iside et Osiride*. Didot. édit., Paris 1890.

Hermes Trismegistos qui détenaient le secret des poisons. Thoth fut à la fois le fondateur de la médecine et celui de la magie, ce qui assura à ses adeptes des connaissances très étendues. Il est probable que nous ne connaissons actuellement qu'une minime partie de leur science. Le recueil hermétique, comprenant quarante-neuf livres, résumant toute la science des Egyptiens renferme très peu de renseignements au sujet des corps vénéneux. C'est qu'il est probable que la science des poisons fit partie des connaissances ésotériques dont la plus grande partie est définitivement perdue.

**

Nous avons tenté, dans ce travail, de retrouver les connaissances des anciens Egyptiens concernant les poisons. D'après les réserves que nous venons de formuler, il est certain que les sources actuellement connues n'en permettent qu'une reconstitution fort imparfaite. Nous allons d'ailleurs commencer par étudier rapidement ces sources et les difficultés que l'on rencontre dans leur utilisation. (Chapitre I.)

Ensuite, nous tenterons une étude d'ensemble des principaux corps toxiques connus des Egyptiens. Nous envisagerons leur provenance, leur préparation, la forme de leur utilisation, leurs propriétés toxiques et leurs usages. (Chapitre II.)

Ces études préliminaires nous permettront d'étudier l'empoisonnement dans l'ancienne Egypte. (Chapitre III.) Nous insisterons particulièrement sur l'emploi des poisons dans la pratique de la magie, dans le culte des différentes divinités et dans les mystères. Bien que nous ayons peu de témoignages directs, il existe des



1^{er} CLICHE

- I. Catal. Musée du Caire N° 244. — *Statuettes de préparateurs de poisons et médicaments.*
- II. Catal. Musée du Caire N° 4465. — *Deux serpents à tête humaine.*
Ce sont des formes du Dieu Atoum.
- III. Catal. Musée du Caire N° 4512. — *Thot à tête d'ibis.*

signes certains que les poisons jouaient un rôle considérable dans ces pratiques. (Chapitre IV.)

En dernier lieu, nous envisagerons les toxicomanies dans l'ancienne Egypte. (Chapitre V.) Il n'est nullement douteux que celles-ci furent très répandues et nous espérons apporter quelques précisions à ce sujet.

Tel est le plan de notre travail. Malgré les difficultés notables que nous avons rencontrées et malgré la modeste importance de notre contribution, nous espérons avoir apporté quelques éclaircissements dans ce sujet si passionnant de toxicologie historique.

CHAPITRE PREMIER

LES SOURCES

Dans un travail comme celui-ci, où la compétence et l'érudition historiques et philologiques nous font défaut, il est impossible de recourir aux mêmes procédés que ceux que met en œuvre l'historien de profession. La tâche de celui-ci consiste avant tout à recourir aux sources les plus authentiques et ce n'est qu'après avoir recueilli dans ces sources les matériaux de son travail qu'il aura recours aux travaux les plus récents d'autres historiens.

Il ne nous a été possible de consulter qu'un relativement petit nombre de sources premières qui, dans le cas qui nous occupe, consistent en papyrus et en inscriptions hiéroglyphiques. Nous avons fait, par contre, un usage beaucoup plus large des auteurs grecs et latins dans lesquels il est très souvent fait mention des connaissances toxicologiques des égyptiens. Nous avons également fait des importants emprunts aux auteurs modernes : égyptologues, médecins, chimistes et toxicologistes. Nous allons étudier successivement ces trois catégories de sources de renseignements manuscrits égyptiens, auteurs classiques et enfin auteurs modernes ;

leur valeur, leur authenticité et l'importance des renseignements qu'ils fournissent.



Le nombre des *papyrus* actuellement connus est considérable. Grâce à l'effort des égyptologues, successeurs du grand Champollion, leur contenu a pu, presque toujours, être interprété.

Pour le présent travail, ce sont avant tout les *papyrus* dits médicaux dont l'étude présente un certain intérêt.

Le plus ancien de ces *papyrus médicaux* est celui d'Ebers¹, propriété du Musée de Berlin. Découvert à la fin du siècle dernier, il a été étudié par Ebers, puis par Brugsch et par Wreszinski². Il semble dater du XIV^e siècle avant notre ère. Les renseignements toxicologiques que renferme ce *papyrus* sont minimes. Il contient d'une part une bonne description des maladies telles que les entendaient les Egyptiens; d'autre part, il y figure quelques recettes de médicaments, mais ceux-ci contenaient étonnamment peu de principes végétaux toxiques.

On sait que la pharmacologie égyptienne cultivait l'opothérapie, dans le sens le plus étendu de ce terme. Presque tous les médicaments provenaient du règne animal, sous forme de sang, d'urine et d'excréments. C'était de la « coprothérapie », comme dit très justement Chabas³.

1. EBERS. *Papyrus Ebers Zeitschriftliche Sprache*, 1873, III, 41.

2. WRESZINSKY. *Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums*, Leipzig, 1909.

3. CHABAS. *Œuvres diverses en Bibliothèque égyptologique de Maspero*. Leroux, édit., Paris 1893.

Les quelques substances végétales ou minérales dont on peut supposer une action bien définie ne peuvent encore être déterminées avec certitude. Nous verrons plus loin la difficulté que rencontre très souvent l'interprétation des hiéroglyphes.

A peu de choses près, il en est de même des autres papyrus médicaux : le *grand papyrus médical de Berlin*¹, trouvé près de Memphis et qui semble dater du XII^e siècle et le Papyrus médical du British Museum ou papyrus de Hearst qui date de la 18^e dynastie. D'autres papyrus médicaux de moindre importance sont celui de Leyde, le papyrus d'Edward Smith, etc...

En dehors des papyrus médicaux proprement dits, un certain nombre de renseignements sont à puiser dans d'autres documents de la même catégorie, ayant trait aux pratiques religieuses, à la magie et même simplement à la vie quotidienne. Il en est de même des inscriptions tombales, des plantes que l'on a mises dans les sépultures, etc.

On est, d'une façon générale, frappé du très petit nombre de renseignements d'ordre toxicologique que l'on trouve parmi les vestiges écrits de l'antiquité égyptienne. Ceci s'explique, comme l'a déjà fait remarquer Galien², par le fait que la science des poisons constituait une science secrète qu'on avait tout intérêt à ne pas divulguer en la publiant.



Ceci est encore vrai pour l'antiquité gréco-latine. En

1. WRESSZINSKY. *Der grosse medizinische Papyrus des Berliner Museums*, Leipzig, 1909.

2. GALIEN. *De antidotis*. Bibliotheca Teubneriana, Leipzig, 1887.

lisant les œuvres proprement médicales comme celles de Galien¹, de Dioscoride², de Celse, etc., ou les travaux de vulgarisation de Diodorus Siculus³ ou de Pline⁴, on a l'impression que la science toxicologique des anciens se borna à la connaissance de quelques antidotes. Rien sur la nature des poisons, ni sur leur mode de préparation.

Il n'existe qu'une seule exception à cet égard : les travaux de Nicandre de Colophon⁵ : les Thériacques et les Antidotes. Ces travaux ont été commentés par plusieurs scholiastes : Suidas, Eutecnius, etc. Nicandre mentionne comme prédécesseurs qui ont également fait des traités de toxicologie, Orphée le Théologue et Horus. Aucun de ces écrits ne nous est parvenu et, ainsi, toute la science des poisons de l'antiquité se résume dans l'ouvrage de Nicandre. Nous y avons relevé de nombreux faits concernant la toxicologie des Egyptiens.

Parmi les auteurs grecs et latins, nous avons également puisé des faits dans Plutarque⁶ qui nous a laissé une description des mystères de Trophonius tels qu'ils se pratiquaient encore à l'époque alexandrine. Parmi les auteurs anciens, Hérodote signale un grand nombre de faits qui sont cependant sujets à caution comme tout ce que raconte cet historien.

1. GALIEN : *De antidotis*. Edité par Bibliotheca Teubneriana, Leipzig, 1887.

2. DIOSCORIDE : *De materia medicinali*. Deville, édit., Lyon 1680.

3. DIODORUS SICULUS : *Œuvres complètes*, éditées par Bibliotheca Teubneriana, Leipzig 1896.

4. PLINIUS SECUNDUS : *Historia naturalis*. Bibliotheca Teubneriana, Leipzig 1892.

5. NICANDRE : *Theriaca et Alexipharmaca*, avec les commentaires d'Eutecnius, édité par A. M. Baudini, imprimé par « Officina Mouckiana », Florence 1764.

6. PLUTARQUE : *De Iside et Osiride*. Didot, édit., Paris 1890.

Il en est de même pour Pline et pour Diodorus Siculus.

Parmi les écrits médicaux, ce sont la matière médicale de Dioscoride et les Antidotes de Galien qui renferment le plus grand nombre de faits concernant la médecine égyptienne et les poisons.

Enfin, les œuvres hermétiques, attribuées à Thôth ou Hermes Trismegistos, mais ne datant pour la plupart que de la fin de l'époque alexandrine, ont pu fournir quelques renseignements concernant les poisons et stupéfiants comme accessoires du culte, de la magie et de l'alchimie.

*
**

Il est étonnant de constater combien peu d'auteurs modernes se sont attachés à l'étude de la toxicologie égyptienne. Parmi les égyptologues, nous devons quelques faits à Champollion¹, à Maspero², à Joret³, à Ch. Loret⁴, à Chabas⁵ et à Luering⁶. Parmi les médecins, chimistes et toxicologues, nous mentionnerons Cabanès⁷, F. Hofer⁸, Lewin⁹, Berthelot¹⁰, etc.

1. CHAMPOLLION : *L'Égypte ancienne*. Didot, édit., Paris 1832.

2. MASPERO : *Les Plantes dans l'Antiquité et au Moyen âge*. « *Journal des Savants* », 1897, p. 477.

3. JORET : *Les Plantes dans l'Antiquité et au Moyen âge, histoire, usages et symbolisme*. Bouillon, édit., Paris 1897.

4. LORET : *Études de droguerie égyptienne*. Baillière, édit., Paris 1894.

5. CHABAS : *La médecine des anciens Égyptiens*. Bibliothèque Egyptologique. Leroux, édit., Paris 1863.

6. LUERING : *Die über die Medizinischen Kenntnissen der alten Aegypten berichtenden papyri*.

7. CABANIS : *Poisons et Sortilèges*. Ed. Charles, édit., Paris 1903.

8. HOFER : *Histoire de la Chimie*. Didot, édit., Paris 1842.

9. LERVIN : *Die Gifte in der Weltgeschichte*. J. Springer, édit., Berlin 1921.

10. BERTHELOT : *Introduction à l'étude de la chimie des anciens et du Moyen âge*. Didot, édit., Paris 1885.

Tous ces auteurs sont d'accord pour considérer l'Egypte comme un des pays où la science des poisons fut la plus avancée, mais l'insuffisance des renseignements permet très peu de précisions. Pour un grand nombre de corps, nous ignorons complètement ou presque la nature de la substance que cache un nom ou une hiéroglyphe.

Nous avons souvent le tort de vouloir attribuer notre esprit de précision aux anciens. On sait, par exemple que la mandragore ne fut pas une substance ou une plante spécifiquement définie, ce nom désignait toutes sortes de plantes appartenant pour la plupart à la famille des Solanées. Il en est de même pour les grandes discussions autour du Népenthès, le breuvage soporifique et euphorique d'Homère dont nous avons parlé plus haut de l'origine égyptienne.

Malgré les grandes difficultés de la question, nous espérons en avoir fait saisir certains côtés mieux connus. Si nous sommes incomplets, cela est imputable à l'insuffisance des connaissances; si des erreurs ont pu se glisser dans notre travail, nous ne pouvons nous en prendre qu'aux auteurs anciens responsables.

CHAPITRE II

LES POISONS CONNUS DES ÉGYPTIENS

D'après les sources que nous avons examinées dans les pages précédentes, nous avons tenté de reconstituer une liste des substances toxiques connues des anciens Egyptiens. Il reste bien entendu que cette liste ne doit représenter qu'une minime partie des connaissances toxicologiques de ce peuple. « L'Égypte est la terre classique du poison » dit Cabanès¹, en citant de nombreux auteurs qui lui ont permis de formuler cette opinion. Malgré l'unanimité de cette idée, on ne peut reconstituer que fort peu de choses de la formule de tous les poisons que distillèrent les prêtres et les magiciens dans des buts variés.

Nous avons déjà défini, au début de notre travail, ce que nous entendons par poison. Parmi les corps désignés par ce nom, il existe des substances de nature extrêmement disparate. Les unes, tels l'acide cyanhydrique et ses sels, tels les métaux toxiques connus des Egyptiens, le mercure, le plomb, le cuivre, les métalloïdes comme l'arsenic et l'antimoine, sont des poisons cellulaires. La cellule vivante, mise en présence

1. CABANÈS : *Poisons et Sortilèges des anciens Egyptiens*. Charles, édit., Paris 1903.

de ces corps, est troublée dans ses fonctions élémentaires. D'autres, comme les substances actives du suc de pavot, les diverses Solanées, l'alcool sont des corps agissant électivement sur les systèmes nerveux, ce qui les rend particulièrement propres aux toxicomanies. D'autres poisons encore : les venins de serpent, ceux des champignons, la scille, s'attaquent à diverses fonctions, à divers tissus de l'économie.

Certes, la classification rationnelle des substances toxiques serait celle qui tient compte de leur mode d'action; mais les tentatives faites dans ce but, notamment par Rabuteau, sont loin d'être parfaites. Un même poison se retrouve dans plusieurs classes parce que « l'action physiologique n'est pas une » et beaucoup de toxiques restent hors série.

Le professeur Douris enseigne la classification suivante qui permet de grouper le plus grand nombre de toxiques.

Tableau de la classification des poisons

(DU PROFESSEUR DOURIS)

1 ^{er} GROUPE	POISONS MINÉRAUX	<i>Poisons métalloïdiques.</i> Ex. : P. <i>Poisons dérivés des métalloïdes.</i> Ex. : SH^2 , CO. <i>Poisons métalliques.</i> Ex. : Hg. <i>Poisons dérivés des métaux.</i> Ex. : $(\text{CH}_3 \text{ CO})_2 \text{ Pb}$.
POISONS PROPREMENT DITS	POISONS ORGANIQUES	Chimiquement définis et produits par synthèse. Ex. : Acide oxalique, hypnotiques, adrénaline, alcaloïdes de constitution connue. de nature chimique plus ou moins bien déterminée. tirés de l'organisme animal. Ex. : cantharidine ptomaines, tirés de l'organisme végétal alcaloïdes glucosides
2 ^e GROUPE	POISONS DIASTASIQUES À PÉRIODE D'INCUBATION LONGUE	<i>Toxines végétales</i> Ex. : Ricine, Abrine Poisons fongiques (phalline) <i>Toxines microbiennes</i>
POISONS CATALYTIQUES BIOLOGIQUES	POISONS DIASTASIQUES À PÉRIODE D'INCUBATION COURTE	<i>Toxines animales ou venins</i>
1 ^o Formation d'anticorps. 2 ^o Action qui ne semble pas, à première vue, proportionnelle à la dose.		

Dans ce tableau, nous voyons que les trois règnes de la nature (minéral, végétal, animal), sont susceptibles de fournir des poisons. Nous nous contenterons, dans cet exposé, de les mentionner suivant leur origine dans la nature.

a) *Poisons minéraux.*

Les faits historiques et l'archéologie montrent que les connaissances chimiques et surtout métallurgiques des Egyptiens furent fort avancées. Ils utilisèrent un grand nombre de nos métaux usuels : fer, cuivre, plomb, etc.

On sait de source certaine que les Egyptiens connurent un certain nombre de corps minéraux toxiques : le mercure, l'arsenic, l'antimoine, le plomb et le cuivre, mais rien ne permet d'affirmer l'utilisation de ces corps comme poison.

Le mercure. Ce métal joue un rôle considérable dans la science spagirique et dans l'alchimie, ainsi que nous l'apprend le recueil d'Hermès Trismegiste. Ce métal liquide exerça une véritable fascination sur les esprits. Il fut d'abord désigné par le signe désignant une sorte de contre-argent, puis on appliqua sur le mercure le signe d'Hermès. Sa toxicité fut très bien connue des Grecs et Galien le qualifie d'agent délétère.

Il est néanmoins peu probable que le mercure ait été employé comme poison et cela pour plusieurs raisons. On sait que le mercure métallique est relativement peu toxique et qu'il est difficile à dissimuler, ce qui rend impossible son utilisation pour les empoi-

sonnements criminels. Les Egyptiens ne pouvaient connaître qu'un seul sel de mercure : le sulfure, sous forme de cinabre, qui fut utilisé comme fard. Nous ne connaissons rien de l'utilisation du mercure comme médicament chez les Egyptiens.

L'arsenic. On ne possède que des notions assez confuses sur l'utilisation de l'arsenic pendant toute l'antiquité. Il s'y est trouvé confondu avec l'antimoine, le soufre, le mercure, etc., sous des noms variés, surtout sous le nom de sandaraque, qui s'applique aujourd'hui à la résine fournie par le *Callitris Quadri-valvis* de la famille des Conifères.

L'antimoine. Tout ce que nous venons de dire à propos de l'arsenic s'applique à l'antimoine. Il y a cependant lieu de retenir à propos de ce corps les travaux concernant le collyre noir trouvé dans certains tombeaux égyptiens. Selon un grand nombre d'auteurs, ce collyre — qui d'ailleurs n'en était pas un puisqu'il servait à farder les paupières — était composé principalement d'antimoine. Les multiples analyses de Wilkinson¹ et celles de Florence et Loret² ont montré que ce collyre était presque exclusivement composé de sulfure de plomb et qu'il ne contenait pas trace d'antimoine. D'ailleurs, il semblerait qu'il s'agit d'un produit minéral naturel, à composition mal définie et il est possible que certains échantillons aient pu contenir de l'antimoine.

Le plomb. On ignore si les Egyptiens utilisaient le plomb comme poison lent ou bien s'ils furent sujets à l'empoisonnement accidentel à l'aide de ce métal;

1. WILKINSON : *The Manners and customs of ancient Egyptians*, London, 1878. Constable, édit.

2. FLORENCE ET LORET : *Le collyre noir et le collyre vert du tombeau de la princesse Noub-Hotep*. Vienne 1895. Holrhauser, édit.

Nicandre³ donne une excellente description de l'empoisonnement par la litharge, en montrant les particularités de la colique.

Le cuivre. D'après Maspero⁴ et d'après Leleux⁵, la thérapeutique égyptienne aurait beaucoup utilisé *les sels de cuivre*. Ces auteurs citent, selon le papyrus Ebers, le sulfate de cuivre qui aurait été incorporé dans des pommages, dans des potions et dans certains collyres. Florence et Loret², dans leurs travaux sur le collyre vert trouvé dans le tombeau de la princesse Noub-Hotep, pensent que celui-ci est composé de carbonate basique de cuivre mélangé à un silicate naturel ou à du verre artificiel.

Luering⁶ cite plusieurs recettes médicales qui renferment du vert-de-gris.

Le nitre. Le nitrate de potassium ou de sodium semble avoir été connu des Egyptiens et beaucoup utilisé dans leur thérapeutique. Etant donné le peu de toxicité de ce sel, nous n'insisterons pas sur son utilisation.

Le soude. Les alcalis caustiques : soude, potasse et ammoniacque semblent avoir été connus et furent obtenus, comme nous renseigne le papyrus Ebers, par évaporation des mares.

Les produits de l'évaporation des mares constituaient la matière première pour la préparation des alcalis.

3. NICANDRE : *Theriaca et Alexipharmaca*, avec les commentaires d'Entecnius, édité par A. M. Baudini, imprimé par l' « Officina Mouckiana ». Florence 1764.

4. MASPERO : *The dawn of the civilization*. Chapman, édit., London 1826.

5. LELEUX : *Le poison à travers les âges*. Lemerre, édit., Paris 1923.

6. LUERING : *Die über die medizinischen Kenntnissen der alten Aegypten berichtenden Papyri*.

Telles sont les substances minérales toxiques vraisemblablement connues des Egyptiens, mais leur utilisation comme poison est très peu connue.

La pierre memphite. Les Egyptiens connaissaient l'anesthésie locale. Les cailloux ramassés aux environs de Memphis avaient la réputation de diminuer la douleur lorsqu'on les appliquaient sur les plaies. Il semble qu'on appliquait en même temps du vinaigre. On ne sait pas exactement ce qu'est la pierre memphite. Il s'agissait de cailloux arrondis, de la taille d'une obole, à surface bien lisse. Lewis Spence¹ pense que c'était une drogue secrète vendue par les prêtres du culte de Thôth. Abdel Aziz Nazmi² a émis une hypothèse bien plus simple. Pour lui, il s'agirait simplement de petits morceaux de marbre qui, à la faveur du vinaigre, appliqué en même temps, aurait dégagé de l'acide carbonique qui possède un certain pouvoir anesthésique local.

Pour le professeur Douris, cette action de l'anhydride carbonique serait complétée par l'action sédative bien connue de l'ion calcium puisqu'il se forme en même temps de l'acétate de calcium soluble.

b) *Poisons végétaux.*

Selon la mythologie égyptienne, Thôth ou Horus, ou encore Hermes Trismegistos, a révélé à ses prêtres les remèdes qui guérissent les maux dont souffrent les hommes. Ces remèdes, tous les peuples du monde ont cru les reconnaître dans les plantes. L'expérience ancestrale a dû, en outre, montrer qu'il y a des plantes

1. SPENCE LEWIS : *The mysteris of Egypt*. Parker, édit., London 1930.

2. ABDEL AZIZ NAZMI : *La médecine au temps des Pharaons*. Thèse de médecine de Montpellier 1903.

dont l'ingestion provoque des désordres dans l'organisme et qui peuvent même tuer celui qui les absorbe.

Nous savons, en outre, que la science des anciens Egyptiens fut assez avancée pour qu'ils aient pu songer à isoler les principes actifs de certains végétaux. Ils savaient préparer des extraits qu'ils pouvaient ensuite utiliser dans de l'eau, du vin ou de la bière. Ils savaient préparer le suc du pavot qu'ils consommaient mélangé à des boissons; ils distillaient les noyaux des fruits pour préparer l'acide cyanhydrique qu'ils contenaient.

Nous avons examiné une à une les principales plantes dont l'utilisation semble avoir été répandue soit dans un but criminel, soit comme médicaments ou comme stupéfiants.

Le népenthès. Nous avons vu que le népenthès fut essentiellement un principe euphorique, qui donna du courage, fit oublier le danger, le chagrin qui, bref, ressemble à un certain nombre de principes toxiques utilisés actuellement par les toxicomanes.

On discute depuis longtemps sur la nature des substances que cette boisson a pu renfermer. Galien pensa que ce fut la buglosse, d'autres ont pu supposer qu'il contient du jusquiame ou une autre solanée. Hahn¹, plus récemment, pense qu'il était préparé avec une espèce de glaieul. L'opinion la mieux fondée semble être celle qui suppose l'opium comme la substance active du népenthès. Nous ne possédons qu'un seul témoignage direct de la connaissance de l'opium par les Egyptiens. Dans le papyrus Ebers nous lisons :

« Remède pour empêcher les enfants de crier trop

1. HAHN : Sur la nature du népenthès. *Chronique Médic.* 1^{er} Sep. 1898.



2^e CLICHE

- I. Catal. Musée du Caire N° 964. — *Couvercle en granit noir d'un tronc à offrandes provenant du temple d'Esculape à Ptolemaïs et représentant très probablement le grand serpent Apepi.*
- II. Catal. Musée du Caire N° 768. — *Statue du prophète Ramesse Nakhte écrivant sur un papyrus. Thot, sous la forme de son animal sacré, le singe, se tient derrière sa tête.*
- III. Catal. Musée du Caire N° 6138. — *Statue en calcaire granit du chef des médecins Niankhré (V^e Dynastie).*

fort : Les graines de la plante *spenn*, mélangées avec de la fiente de mouches comme il y en a sur les murs. On en fait une masse, on la passe, et on l'administre pendant quatre jours. Les cris cessent aussitôt. »

D'après Lewin², l'Égypte serait le pays où le pavot a été cultivé en premier lieu. C'est d'ici que sa culture s'est ensuite répandue en Asie Mineure, en Grèce, à Rome et ailleurs.

Nicandre³ donne une excellente description de l'empoisonnement par le pavot et il indique également le remède.

Comme le fait remarquer Lewin², l'effet bienfaisant de l'opium, tel qu'on le voit dans les descriptions du népenthès, ne se manifeste que chez les opiophages habituels. Il nous faut donc supposer qu'il y eut parmi les Égyptiens des opiomanes. Il ne semble pas qu'on l'ait fumé, mais il a certainement été utilisé dans les boissons.

Les anciens ne semblaient pas connaître la nature du népenthès. Pline⁴, avec sa crédulité habituelle, affirme qu'il fût fabriqué à l'aide d'une plante, l'helenium, poussant sur les lieux où Hélène a versé des larmes. D'une façon générale, le népenthès fut considéré comme un breuvage magique et secret dont les prêtres d'Égypte ont gardé la formule.

Le jusquiame. Nous avons dit qu'on a pu supposer le jusquiame entrant dans la composition du népenthès. Tout ce que nous savons de l'action physiologique des graines de jusquiame est contraire à cette

2. LEWIN : *Les paradis artificiels*. Payot, édit., Paris 1928.

3. NICANDRE : *Theriaca et Alexipharmaca*, avec les commentaires d'Eutecnius. « Officina Mouckiana », Florence 1764.

4. PLINIUS SECUNDUS : *Historia naturalis*, in Bibliotheca Teubneriana, Leipzig, 1892.

hypothèse. Il est néanmoins certain que les Egyptiens connurent la jusquiame et qu'elle a dû jouer un grand rôle dans la pratique de la magie (comme nous y reviendrons ailleurs). Les Egyptiens connaissaient la jusquiame noire (*Hyosciamus niger*) et la jusquiame blanche (*Hyosciamus muticus*).

Le datura. Parmi les Solanées, les Egyptiens connaissaient certainement le *datura stramonium* qui a dû être mal distingué de la jusquiame, de la belladone et d'autres végétaux de la même famille. Actuellement le *datura stramonium* et le *datura fastuosa* poussent dans toute l'Afrique Orientale et les indigènes en fument les feuilles et autres parties. Ils portent le nom de « Mnara » ou de « Muranha ».

Nous reviendrons plus loin sur les propriétés hallucinantes de ces Solanées qui les font appeler par le peuple « l'herbe du diable » ou « herbe aux sorciers ».

La coriandre. D'après les travaux de V. Loret¹, certaines graines trouvées dans des tombeaux, désignées sous le nom de graine « ounshi » seraient de la coriandre. D'après le papyrus Ebers², la coriandre joue un rôle considérable dans le culte et dans la médecine. Ces graines auraient des propriétés excitantes, enivrantes et aphrodisiaques. On les consommait en les mêlant au vin ou à de la bière.

Tous les auteurs antiques reconnaissent la haute toxicité de la coriandre. Dioscoride³, tout en lui reconnaissant des vertus curatives, déclare : « si supra modum dederis amentiam nutrit ». De même Nican-

1. V. LORET : *Etudes de droguerie égyptienne*. Baillière, édit., Paris 1894.

2. EBERS : *Papyrus Ebers seitsch. f. Ges. Sprache* 1873. III, 41.

3. DIOSCORIDE : *De materia medicinali*. Deville, édit. Lyon 1680.

dre très souvent dans ses écrits mentionne sa toxicité.

L'usage thérapeutique de la coriandre semble être extrêmement répandu. L'auteur du papyrus Ebers recommande la graine « ounshi » contre toutes tumeurs et gonflements, contre les abcès, il lui reconnaît des propriétés apéritives, laxatives et la recommande dans les maladies du cœur.

Le caroubier. Le fruit et l'écorce du caroubier, d'après Loret¹, semble avoir été utilisé comme aphrodisiaque et comme vermifuge.

Cocculus laeba. D'après Sweinfurth, cette plante dont l'écorce et la graine renferment un principe amer et narcotique, jouait un rôle important dans la pharmacopée égyptienne.

La ciguë. Les auteurs anciens (Plutarque, Nicandre, Dioscoride, etc.), affirment que la ciguë a été connue des Egyptiens. Tel est également l'avis de Hoefer, de Brugsch et de Lüring.

Les Euphorbiacées. Les anciens attribuèrent des propriétés toxiques à un certain nombre d'Euphorbiacées aujourd'hui assez mal définies [désignées sous le nom de toxicum, thaps].

Il est impossible de déterminer actuellement ce que l'on doit entendre par ces végétaux.

L'aconit. D'après Cabanès¹, l'aconit aurait été connu des Egyptiens.

Le chanvre et le haschich. On a cru pendant longtemps que le chanvre indien avait été introduit en Egypte au XIII^e siècle de notre ère par les assassins ou haschichins (mangeurs d'herbes). Or, les travaux ré-

1. CABANÈS : *Poisons et Sortilèges des anciens Egyptiens*. Charles, édit., Paris 1903.

cents de Meissner¹ semblent indiquer que la culture du chanvre indien fut très répandue au VII^e siècle avant Jésus-Christ en Asie Mineure et en Egypte. Les Assyriens l'appelaient Quounnabou et s'en servirent comme encens. Galien et Diodore de Sicile rapportent que le chanvre fut consommé en boisson dans certains pays orientaux.

Il est extrêmement difficile de se faire une opinion au sujet de la connaissance du Haschich et par les anciens Egyptiens. On sait qu'il est très difficile de distinguer extérieurement le chanvre ordinaire du chanvre indien producteur du Haschich. A en croire le témoignage de Galien, il s'agissait bien de *Cannabis indica*, puisque le chanvre consommé en Egypte « pris avec excès provoquait l'engourdissement ».

La scille. H. W. Haggard² affirme que les Egyptiens connaissaient la scille et en faisaient un usage thérapeutique.

Plantes à acide cyanhydrique. D'après le témoignage de plusieurs papyrus, Hoefer, Dutheil, Bruggsch, etc., affirment que les Egyptiens distillèrent l'acide cyanhydrique des noyaux de pêche. Cette liqueur renfermant l'acide cyanhydrique, poison sur l'activité duquel il est inutile d'insister, fut appelée « l'eau amère ». Ce poison semble avoir été surtout utilisé par les collèges sacerdotaux de telle sorte que dans leurs écrits l'hiéroglyphe du pêcher est devenue un emblème de la punition des traîtres. Nous y reviendrons par la suite.

Les parfums. Le Kyphi. Les parfums à brûler, l'en-

1. MEISSNER : In *Ebert. Reallexikon der Vorgeschichte*. Tome V, Berlin.

2. HAGGARD H. W. : *Devils, drugs and doctors*. Lewis et Cie, édit., New-York 1929.

cens, la myrrhe, etc., jouèrent un rôle important dans le culte des dieux d'Égypte. V. Loret¹, à l'aide des papyrus et des formules transmises par Dioscoride, Galien et Plutarque, a réussi à reconstituer la composition du Kyphi, parfum sacré des Égyptiens.

Ce parfum contenait un très grand nombre de substances, du vin, du miel, des raisins secs, cyprès, résine, myrrhe, siseli, lentisque, asphalte, jonc, deux espèces de genièvre, cardamome, calamus, etc. (un grand nombre de ces composants nous reste inconnu et on ne sait pas ce que désignent leurs différents termes.)

Le kyphi fut non seulement un parfum agréable aux dieux et largement utilisé dans le culte, mais également un antidote pris en boisson. Il avait aussi la réputation de guérir l'asthme. (Maspero².)

Liniments mystiques. Lewis Spence³ fait mention d'un onguent qui aurait déterminé une crise de folie lorsqu'on l'appliquait sur la tête. Un autre liniment aurait eu la curieuse propriété d'exagérer les impressions extérieures chez un individu pendant le sommeil. Le patient qui fut frictionné par cette pommade aurait fait d'étranges rêves. Lorsqu'on allumait une lumière dans la pièce où il dormait, il avait, dans son rêve, la vision de couleurs magnifiques, le moindre bruit perçu était comme le grondement du tonnerre : tout contact provoquait des sensations douloureuses ou voluptueuses, etc. (nous ne connaissons actuellement qu'une substance dont l'action correspond à cet effet décrit par les auteurs anciens, le

1. V. LORET : *Etudes de droguerie égyptienne*. Baillière, Paris 1894.

2. MASPERO : Les plantes dans l'antiquité et au Moyen âge. *Journal des savants*, 1897, p. 477.

3. LOUIS SPENCE : *The mysteries of Egypt*. Parker, London 1930.

chanvre indien); la composition de cette pommade est inconnue, mais le jus de persil, le jus d'aconit, de jusquiame, etc., semblaient y entrer.

c) *Poisons animaux.*

La médecine égyptienne utilisa largement les humeurs et les organes animaux. Il en semble être de même de la science des poisons. On sait, d'après l'histoire bien connue de Cléopâtre, que l'empoisonnement par les serpents fut un procédé de suicide et de crime très répandu.

En dehors des venins de serpent, on utilisait le sang de taureau desséché, l'urine de divers animaux et aussi de l'homme, le poison de la suie (?), le venin de crapaud et le lièvre marin.

Les venins de serpents. Nicandre donne la description d'un grand nombre de serpents venimeux : l'aspic¹, onyx, la vipère, Siwas, etc. Il est impossible de superposer à cette description notre terminologie actuelle des serpents venimeux.

On sait que dans certains collèges sacerdotaux, il y eut de véritables élevages de serpents, ceux-ci étant utilisés comme des soi-disant accessoires du culte. Le grand serpent Apepi fut lui-même l'objet d'une adoration.

Nous reviendrons plus loin sur les essais de serpents : véritables expériences de pharmacologie.

Le venin de crapaud. L'utilisation de la bave de crapaud, très répandue parmi les empoisonneurs de tous les temps, en particulier pendant la Renaissance et le xvii^e siècle, remonte à une tradition égyptienne.

1. Le serpent dont les anciens ont parlé sous ce nom est l'*haïé*.

Il semble actuellement prouvé que le crapaud secrète par ses glandes cutanées et par ses glandes salivaires un venin extrêmement toxique lorsqu'on l'administre par la voie digestive ou lorsqu'il est inoculé par une plaie cutanée. Il n'en reste pas moins vrai que le crapaud est un animal inoffensif puisqu'il ne possède aucune arme pour inoculer son venin.. Pour recueillir le venin du crapaud, la tradition hermétique indique un procédé d'exaltation de virulence qui consisterait à fouetter le crapaud dont la bave devient alors beaucoup plus toxique; on recueille le venin et on en fait une potion toxique. Selon un autre procédé, après l'avoir fouetté, on conservait le crapaud crevé et la virulence du venin s'est trouvée encore augmentée du fait de l'addition de ces alcaloïdes toxiques de la putréfaction connus sous le nom générique de ptomaïnes.

Le sang de taureau desséché. Il est probable que la toxicité du sang de taureau tenait également à l'existence des alcaloïdes de putréfaction, et Nicandre décrit les symptômes de l'empoisonnement.

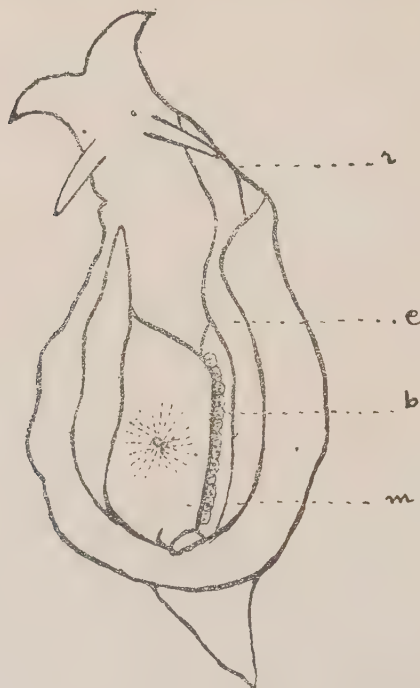
L'utilisation thérapeutique du sang se justifie pleinement actuellement à la lumière de nos connaissances sur le grand nombre de substances actives, d'hormones qui se trouvent dans le sang circulant.

L'urine et les matières fécales. La médecine égyptienne faisait un grand emploi des liquides d'excrétion. Or, on connaît aujourd'hui la toxicité de l'urine, d'ailleurs variable selon les diverses conditions physiologiques et pathologiques. Il serait bien étonnant que ces étranges médicaments n'eussent provoqué maints désastres, mais qui sont peut-être passés inaperçus.

La suie. Les papyrus et les auteurs grecs mentionnent souvent le poison de la suie, portant le nom grec *αἰθάλη* qui entrerait dans la composition de plusieurs médicaments et de substances magiques. Il figure aussi dans la pommade magique dont nous avons parlé plus haut. Il nous est bien difficile de savoir de quoi il se peut bien agir.

Le carbonate de potassium et les produits pyridiques peuvent expliquer en partie la toxicité de la suie.

Le lièvre marin. Les anciens traités de médecine



Extr. du Manuel de conchyliologie par D^r Paul Fisher, Savy, édit., Paris 1887. — *Animal de l'Aplysie Depilans* (Lièvre de mer ou lièvre marin). — *e*, épipodes. — *b*, branchie. — *m*, manteau. — *r*, rainure séminale.

et les papyrus médicaux parlent à plusieurs reprises du lièvre marin qui posséderait un venin redoutable. Bien qu'il y ait plusieurs descriptions de Nicandre et d'autres de cet animal qui fut probablement un poisson venimeux, on n'a encore pu l'identifier.

Le venin du lièvre marin fut certainement utilisé dans les empoisonnements criminels, car les papyrus décrivent l'empoisonnement lorsque le poison a été mélangé à la boisson.

D'après le professeur Douris, il ne s'agirait pas d'un poisson mais d'un mollusque de l'ordre des opisthobranches que l'on désigne sous le nom de : Lièvre de mer ou Aplysie (*Aplysia depilans*). Ces aplysies émettent, en effet, comme défense, un liquide rouge¹ violet irritant.



Telle est la liste des substances toxiques que nous avons pu établir d'après les sources que nous avons étudiées plus haut. Il est probable, et même certain, qu'il y a des points douteux dans l'identification des végétaux que l'on ne connaît le plus souvent que par un nom ou seulement par leur hiéroglyphe. Il est encore plus certain que cette liste est très loin d'être complète. Pour des raisons sur lesquelles nous n'avons pas à revenir ici, la plupart des préparations vénéneuses n'étaient connues que par quelques initiés qui ne les publièrent pas.

Comme on peut s'en convaincre en lisant les satires d'Horace et surtout celles de Juvénal, la Rome des empereurs était peuplée et infestée par les magiciens

1. D'après H. Coutière. Le monde vivant. Edition des atlas pittoresques. Paris, 1930.

et sorcières égyptiens qui, tous, prétendirent posséder les secrets des prêtres d'Horus. Il est en effet possible qu'un grand nombre des breuvages préparés par Locuste et autres sorcières célèbres de l'antiquité furent jadis imaginés par les prêtres égyptiens. On a vu que le « secret du crapaud » s'était transmis à travers l'antiquité et le moyen âge jusqu'à la marquise de Brinvilliers qui usa volontiers du venin de crapaud mélangé à de l'arsenic.

L'exemple de la pommade que nous avons citée plus haut et qui possédait une action toxique aussi caractérisée et aussi bien analysée prouve encore l'immense développement de la science toxicologique chez les Egyptiens. L'énumération que nous en avons tentée ci-dessus ne peut évidemment en donner qu'une idée très imparfaite.

Dans les chapitres suivants, nous étudierons en détail les diverses utilisations des poisons dans l'empoisonnement criminel, dans la magie, dans la médecine et enfin dans les toxicomanies.

CHAPITRE III

L'EMPOISONNEMENT DANS L'ANTIQUITÉ ÉGYPTIENNE

Bien que l'histoire de l'Égypte Pharaonique soit riche en morts suspectes, il est extrêmement difficile de trouver des cas qui répondent nettement à des empoisonnements. Il faudrait pour cela plus de documents intimes et l'imagination d'un Cabanès. Or, nous ne possédons que des inscriptions officielles qui sont, comme on peut le penser, peu aptes à fournir des renseignements sur les conditions secrètes de la mort des pharaons.

Tout porte cependant à croire que les morts violentes par poison furent d'une grande fréquence dans l'Égypte antique. Nous avons déjà dit que les collègues sacerdotaux détenaient le secret des poisons. Or, ces mêmes collègues sacerdotaux représentaient une véritable puissance occulte qui décidait de tout dans le royaume. Bien souvent, ce furent les prêtres qui décidèrent ce que devait faire le roi et il est vraisemblable qu'ils ne reculèrent devant rien lorsque leur pouvoir leur fut contesté. Y a-t-il un moyen plus discret et plus radical que le poison pour faire respecter ses volontés.



L'histoire relate deux cas où le pharaon fut supprimé par le poison lorsqu'il voulut gouverner seul, sans les prêtres d'Isis. Le premier concerne Amen-Hotep-Akhnatou, un des rois les plus intéressants de l'ancienne Egypte. Il mourut subitement au moment où il était sur le point de réaliser d'importantes réformes contre les intérêts des collèges de prêtres.

Le pharaon Amenhet III, comme l'enquête l'a clairement montré, fut également empoisonné pour des raisons que l'histoire n'a pu nettement élucider.

Bien plus encore que pendant l'époque pharaonique, les empoisonnements étaient très fréquents sous le règne des Ptolémées. On sait que cette époque débuta par une série de fratricides, dictés par des querelles de succession. Les survivants de ces massacres fondèrent la dynastie qui règne sur l'Egypte de l'époque alexandrine jusqu'à la conquête romaine.

La figure de Cléopâtre nous donne une idée des mœurs de l'époque. Après avoir supprimé par le poison son mari et ses frères, elle finit par se suicider elle-même également par le poison.



Ceci nous amène à parler de l'expérimentation des poisons telle qu'elle se pratique en Egypte. Il semble que les toxicologues travaillaient selon un procédé plus scientifique, sinon plus humain, que les médecins. On sait que Cléopâtre essaya les poisons de son invention sur des esclaves; elle en étudia les effets, la durée de l'activité, et probablement les doses nécessaires pour déterminer la mort dans les conditions voulues.

Il semble que ces procédés d'expérimentation humaine aient été également utilisés dans l'Egypte des pharaons. Les prisonniers de guerre et les esclaves furent sacrifiés à cet effet.



Il existe des témoignages authentiques indiquant que l'empoisonnement était la punition infligée aux traîtres, aux initiés qui ne savaient pas garder les secrets qui leur avaient été révélés.

Un papyrus conservé au Louvre contient cette phrase : « Ne prononce pas le nom de I A O sous la peine du pêcher. » Nous avons déjà vu plus haut ce qu'était la peine du pêcher. A cause du poison violent que le noyau de la pêche permettait de préparer, le pêcher devint l'emblème du silence. Cet arbre fut aussi consacré à Anubis, dieu du silence.

Il semble d'ailleurs que « l'eau amère » servait d'une façon générale à l'exécution des condamnés à mort, comme la ciguë à Athènes.

En somme, le secret des poisons fut une arme puissante dans les mains de la classe gouvernante, et surtout dans les mains des prêtres qui s'assurèrent ainsi un grand pouvoir. On comprend que dans ces conditions-là, ces secrets furent toujours gardés dans un cercle très étroit et que très peu sont parvenus jusqu'à nous.

CHAPITRE IV

LES POISONS DANS LA MAGIE

Les breuvages magiques, les philtres, les narcotiques et les hallucinants ont joué, dans la sorcellerie de tous les temps, un rôle bien plus considérable qu'on ne le croit. Nous commençons seulement à connaître toutes les substances toxiques que les sorciers de toutes les races emploient pour provoquer des visions, des hallucinations de toutes sortes. Il en est qui se bornent à évoquer des visions très colorées, voluptueuses ou pénibles; d'autres sont même capables de déterminer des actes illogiques, insensés de la catégorie de ceux qu'on qualifie à tour de rôle d'héroïques ou de criminels. Nous reviendrons plus loin sur l'usage de ces substances en tant que stupéfiants, nous nous attachons ici uniquement à leur étude du point de vue de la magie.

D'après nos documents et d'après le témoignage des auteurs grecs, il y a eu probablement deux principales catégories de substances dont usèrent les magiciens, les unes appartiennent aux solanées (*hyosciamus*, *datura*, *belladone*, *morelle*, et peut-être d'autres analogues), les autres dont le chanvre, et probablement d'autres dont la fumée absorbée pouvait provoquer des réactions hallucinatoires.

Toutes ces substances furent utilisées de trois manières différentes, elles furent absorbées avec les boissons souvent mélangées à du vin; elles furent appliquées en pommade et enfin on brûlait la plante sèche ou les parfums composés avec les extraits et on en aspirait la fumée.

Les auteurs égyptiens des papyrus ne nous donnent aucune indication concernant la part des drogues dans les mystères religieux. Il faut aller jusqu'aux historiens grecs pour avoir quelques renseignements. Plutarque, dans son livre « De Iside et Osiride¹ », décrit en détail les mystères de Trophonius qui existèrent encore à l'époque où il vécut. Cette description aurait été recueillie par un nommé Timarches qui a tenté l'initiation.

En lisant Plutarque, on a nettement l'impression que les visions que l'initié subissait dans les grottes de Trophonius étaient des rêves d'intoxiqué. On note d'abord qu'une céphalée violente signalait le commencement des visions et cette même céphalée disparaissait à la fin. Il semble également que le novice dort pendant tout le temps où il était en proie à des visions. Il est en effet immobile et les apparitions mystiques évoluent autour de lui. Comment lui procure-t-on ces visions? Par un des trois procédés que nous avons indiqués plus haut : on lui faisait boire du poison, on le frictionnait avec une pommade, ou bien on faisait brûler des parfums chargés de vapeurs toxiques. Il semble bien que le plus souvent on combinait les trois procédés.

D'après Plutarque, comme d'après saint Epiphanius

1. PLUTARQUE : *De Iside et Osiride*. Didot, Paris 1890.



3° CLICHE

De haut en bas et de gauche à droite :

- I. Catal. Musée du Caire N° 151. — *Statuette en calcaire granit du chef brasseur Nefer* (V^e Dynastie).
- II. Catal. Musée du Caire N° 5323. — *Pot à collyre* (Nouvel Empire).
- III. Catal. Musée du Caire N° 4510. — *Thot à tête de singe*.
- IV. Catal. Musée du Caire N° 44533. — *Pot à fard* (Kohl) bois et ivoire (à gauche) ; *Pot à fard* (Kohl) faïence bleue (à droite)

(Épître contre les Hérétiques) et selon Pausanias, le novice devait absorber deux sortes de potions : l'une puisée dans les puits de l'oubli, l'eau de Léthé, l'autre venant du puit du Souvenir, l'eau de Mnémosyné. Il est plus que probable que ces boissons n'étaient pas de l'eau pure. D'autre part, il semblait que la cérémonie de l'initiation comprenait l'application d'un onguent. Cette coutume persiste encore pour l'avènement des rois. En troisième lieu, il est certain que le sanctuaire où la cérémonie eût lieu fut parfumé par diverses herbes mêlées à du myrrhe et de l'encens.

Une autre preuve de ce que l'initiation était avant tout une intoxication, consiste en ceci que dans bien des cas les novices gardèrent des séquelles de cette cérémonie. Le novice Timarches, dont Plutarque a recueilli les confidences, mourut trois mois après son initiation. Suidas assure qu'une mélancolie persistante suivit souvent la consultation des oracles. (Il semble atucellement que la Pythie de Delphes rendait ses oracles sous l'influence des vapeurs sulfureuses qui entraient dans la grotte par une fissure du plancher. Le trépied était posé sur cette fissure.)



Pendant toute l'antiquité et le moyen âge, il ne serait venu à l'idée de personne de déterminer la nature des substances actives qui entraient dans la composition des breuvages magiques. Dans les temps modernes il y a eu quelques essais dans ce sens, mais il est certain que nos connaissances sont encore fort peu avancées à ce sujet.

Il est certain que les Solanées jouaient un rôle considérable dans la provocation des visions. Maintenant,

connaissant bien les effets physiologiques et psychiques des divers poisons que contiennent ces plantes, nous pouvons essayer de démêler la part de chacune d'elles dans les effets des philtres magiques. Il y a donc peu de renseignements à tirer des auteurs antiques. « Des renseignements récents sur les impressions subjectives des malades auxquels on avait fait absorber de la scopolamine, l'élément le plus actif de la jusquiame, nous en apprennent davantage — dit Lewin¹. Ils ressentent dans la tête une impression de pesanteur comme celle causée par un corps lourd reposant sur elle. En même temps il leur semble qu'une force invisible leur abaisse les paupières. La vue devient vague et les objets apparaissent étirés dans le sens de la longueur. Toutes sortes d'hallucinations de la vue se produisent, les yeux restant ouverts. Par exemple un cercle noir sur fond d'argent, sur fond vert ou sur fond d'or. Puis les paupières se ferment par le sommeil. L'odorat et le goût subissent eux aussi des altérations. Lorsqu'il dort, l'individu est entouré d'apparitions fantastiques. »

On voit donc que l'effet de la jusquiame se rapproche beaucoup de celle des breuvages mystiques que l'on fit boire aux novices. Un point important à fixer c'est que l'intoxiqué par la jusquiame est immobile et que des visions évoluent autour de lui. Un autre point à remarquer est que le sujet se souvient de ses visions et peut parfaitement bien les raconter. Sans vouloir faire un rapprochement avec les breuvages magiques réputés secrets, les anciens savaient fort bien que celui qui absorbait la jusquiame était propre à simuler la démence et que c'était un moyen

1. LEWIN. *Die Gifte in der Weltgeschichte*. 1921. Springer, Berlin.

de faire des prophéties. Nous ne connaissons pas suffisamment les usages des Hébreux à ce point de vue-là, mais les prophéties d'un Ezéchiel, celles de l'auteur de l'Apocalypse s'expliqueraient fort bien par un état d'intoxication par la jusquiame.

Les Egyptiens firent également usage du datura, dont les effets, bien que très analogues à ceux de la jusquiame, s'en distinguent cependant d'une façon sensible. L'intoxication par le datura détermine également des hallucinations auxquelles tous les organes de sens peuvent participer, mais ces hallucinations s'accompagnent toujours d'une impulsion motrice. Un autre fait important est que l'intoxication par le datura s'accompagne d'une amnésie totale des événements qui se sont produits pendant la période où l'individu était sous l'influence du poison.

Ces deux caractéristiques de l'intoxication par le datura stramonium font que cette plante a souvent été employée dans un but criminel. L'individu « ensorcelé » et surtout intoxiqué par l'ingestion ou par respiration des fumées de datura pouvait commettre des actes criminels qu'on arrivait à lui suggérer et il ne se souvenait plus de ce qu'il a commis.

En rapprochant nos connaissances concernant l'action des deux substances ci-dessus décrites avec ce que dit Plutarque et Pausanias de l'eau de Léthé et de l'eau de Mnémosyné, nous pouvons supposer que le datura pouvait fort bien fournir l'eau de l'oubli puisque les illusions sensorielles qu'il avait provoquées furent aussitôt oubliées. Celles par contre, qui furent dues à la jusquiame persistèrent gravées dans la mémoire.

Nous avons déjà vu que, sans en avoir la certitude, nous pouvons cependant supposer que les Egyptiens connaissaient et faisaient usage du haschich. Or, on sait que le haschich, qu'il soit fumé ou qu'il soit pris avec les boissons, s'accompagne d'hallucinations. « Ce sont surtout des illusions de la vue, de l'ouïe et de la sensibilité générale, dit Lewin¹. Ces dernières sont habituellement de caractère désagréable. Les sens deviennent plus affinés et plus subtils. Par exemple, les perceptions des sons n'ont plus aucun rapport avec les émissions sonores véritables. Si un sujet en cet état rit ou parle, son oreille perçoit comme un grondement de canon. Un murmure donne l'impression d'une chute d'eau. La tête devient comme la source brûlante de feux d'artifice. Il en jaillit des pluies d'étoiles, ou des gerbes multicolores. »

Comparons cette description avec ce que détermine la pommade magique mentionnée dans les papyrus et décrite par Lewis Spence¹. Il s'agit, dans les deux cas, d'une exagération des impressions extérieures qui prennent une tonalité affective extraordinairement accusée. Il est donc probable que le haschich fit partie de la formule de cette pommade. Bien que l'action ne soit pas exactement superposable. La description ancienne peut être faussée et simplifiée. Il est également possible que les anciens possédèrent des secrets qui leur permirent une action sélective beaucoup plus fine sur notre psychisme que nous ne pouvons l'imaginer actuellement.

*
**

1. LEWIN. *Die Gifte in der Weltgeschichte*. J. Springer. Berlin, 1921.

1. LEWIS SPENCE. *The mysteries of Egypt*. Parker. London, 1930.

Une troisième catégorie de substances pouvaient également déterminer des hallucinations et, de ce chef, être utilisées dans la magie : ce sont les produits de déchet des métabolismes animaux. « Ainsi — déclare Lewin² — c'est l'action chimique des déchets organiques qui cause les hallucinations que l'on rencontre si fréquemment dans les maladies fébriles. » Or, nous avons vu que les Egyptiens usèrent abondamment, dans leur pharmacopée et probablement dans la magie, des excréments animaux : urine, matières fécales et mêmes tissus putréfiés. On sait actuellement que parmi ces produits de déchet il y a des alcaloïdes dénommés ptomaines, dont le groupe le plus important est celui de la bétaine. Ces corps existent également dans certains champignons vénéneux (muscarine), dont l'ingestion détermine des hallucinations.

L'expérimentation dans ces domaines-là rencontre souvent des difficultés insurmontables, mais les empoisonnements accidentels permettent de se renseigner.



Il semble donc, d'après ce que nous venons de dire que la magie égyptienne usait largement de certains poisons capables de déterminer des hallucinations sensorielles. Ces hallucinations permettaient aux prêtres même de se mettre dans un état second favorable à la prophétie et aux oracles; elles permettaient en outre de composer des épreuves d'initiation et souvent d'impressionner le profane.

2. LEWIN. *Des Paradis artificiels*. Payot. Paris, 1928.

Nous ne possédons des documents que sur les pratiques magiques de l'époque alexandrine, mais celles-ci dérivent directement des mystères de l'époque pharaonique et semblent être fixées par de vieilles traditions.

Nous ne revenons pas ici sur l'utilisation du poison par les prêtres comme moyen criminel et comme moyen de répression, se dirigeant surtout contre l'indiscrétion. Il est probable que, en dehors de l'acide cyanhydrique déjà mentionné, appelé la peine du pêcher, ils surent user d'autres poisons plus discrets et d'un effet moins foudroyant.

D'une façon générale qu'on nous permette de constater que nous ne pouvons formuler que des hypothèses sur la nature véritable des poisons qu'employèrent les Egyptiens. Ainsi, nous avons supposé que les principaux agents hallucinants dont ils firent usage étaient les solanées, le chanvre indien, et peut-être des produits d'origine animale. Aucun document ne nous permet d'être absolument affirmatif à ce sujet. Les anciens connaissaient très bien l'action prophétisante de la jusquiame et du datura, mais ils ne font aucun rapprochement entre cette action et celle analogue des breuvages magiques. Du reste, on attribuait un pouvoir bien plus grand aux incantations, aux formules magiques et à la prière, qu'aux potions, aux onguents et aux parfums qui leur permirent d'absorber du poison par toutes les voies.

C'est d'ailleurs cette même tendance que nous retrouverons dans la médecine et dans la thérapeutique des anciens Egyptiens.

CHAPITRE V

LES TOXICOMANIES DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

De tous les temps, sous tous les climats, dans toutes les races, l'homme fit usage de ces substances dont l'absorption en modifiant ses sensations venant de l'extérieur ou sa cénesthésie, provoque dans son organisme des réactions agréables. L'étude scientifique de ces corps qualifiés de stupéfiants, de narcotiques, etc., n'est encore qu'à ses débuts. Nous en connaissons néanmoins déjà un très grand nombre et une immense variété. « L'homme les utilise au fond des forêts primitives, sous les hauts feuillages qui, dans sa misère, résument pour lui tout le confort. Il s'en sert dans l'île perdue dont les flots battent les rives et elles lui donnent momentanément l'illusion d'une plus haute intensité de vie, soit qu'il s'adresse à elles en connaissance de cause, soit que, plus primitif, il en recueille les bienfaits sans savoir ce qu'il fait, s'en sert sur le sommet de monts lointains, lorsqu'il se sent écrasé dans son isolement par le sentiment informulé de l'étroitesse morale et matérielle de son existence et qu'il veut faire plus riche, au moyen d'excitants, la monotonie de sa vie végétative. Les hommes s'en servent dans la splendeur de la civilisation lorsqu'ils

désirent, pour un motif quelconque, l'accroissement agréable des états subjectifs. » (Lewin¹.)

Il est évident qu'une catégorie de substances si répandues, dont l'usage répond à ce point aux besoins du psychisme humain le plus primitif comme le plus évolué, a dû être utilisée par les anciens Egyptiens. Il n'est nul besoin d'ailleurs de se contenter d'hypothèses. Nous avons de nombreux témoignages matériels de l'existence d'au moins une toxicomanie caractérisée chez ce peuple : l'alcoolisme. Il est, en outre, certain que d'autres ont été également plus ou moins utilisées.

Un fait important rend particulièrement redoutable l'usage des stupéfiants, c'est *l'accoutumance*. A notre avis, c'est l'accoutumance qui fait que le besoin du toxique s'accroît à mesure que l'individu s'y habitue. Les sensations que procure le stupéfiant demandent sans cesse à se renouveler. Pour les renouveler, l'individu a besoin de doses de plus en plus fortes. De cette façon, il n'y a pas de raison que cela finisse avant l'épuisement complet de la santé de l'intoxiqué. Bien entendu, cette accoutumance est plus ou moins marquée selon le toxique envisagé.

On sait à quel point un intoxiqué arrive à s'attacher à sa drogue qui lui devient aussi nécessaire, quelquefois même plus, que sa nourriture.

Homère a déjà peint un tableau saisissant de cet attachement au poison, en parlant des lotophages.

*
**

1. LEWIN. *Des paradis artificiels*. Payot. Paris, 1928.

Nous adopterons, pour décrire les stupéfiants dont firent usage les anciens Egyptiens, la classification de Lewin, basée sur l'effet électif des diverses drogues.

Dans le premier groupe, cet auteur range les substances euphoriques (*Euphorica*). « Ces agents diminuent et éventuellement suspendent les fonctions d'émotivité et de perception au sens le plus vaste du mot, et à tous les degrés, tantôt avec conservation, tantôt avec réduction ou suppression de la conscience, et en mettant le sujet dans un état agréable de bien-être physique et psychique, avec libération des états affectifs. » A cette définition de Lewin correspond incontestablement la substance dont nous avons parlé sous le nom de népenthès contenant presque certainement l'opium.

Dans le deuxième groupe, nous rangeons les agents hallucinants (*Phantastics*). Ces substances donnent lieu « à une excitation cérébrale évidente, qui se manifeste aussi sous la forme de déformation des sensations, d'hallucinations, d'illusions et de visions. Ces phénomènes peuvent être accompagnés ou suivis de troubles de la conscience ou d'autres symptômes de désadaptation des fonctions cérébrales. » Parmi ces corps les Egyptiens semblent avoir connu les Solanées le chanvre indien et firent peut-être usage de certains corps d'origine animale.

Parmi les substances enivrantes constituant le troisième groupe, ils connaissaient l'alcool sous des formes diverses. Par contre, il ne semble pas connu d'agents purement hypnotiques, ni d'agents purement excitants.

Il est bien entendu que l'action de tous ces corps-là est extraordinairement complexe et que plusieurs

actions peuvent se combiner. Il faut encore ajouter que les anciens firent usage des plantes entières, alors que nous savons qu'il y a très souvent un grand nombre de substances à action différente dans le même végétal. Nous citons comme exemple l'opium qui contient des nombreux alcaloïdes nettement caractérisés dont chacun possède une action propre.



Nous avons discuté plus haut sur la nature opiacée du népenthès. Nous avons par ailleurs des documents hiéroglyphiques sur l'usage répandu du suc de pavot dans l'ancienne Egypte. Par contre, nous n'avons aucun document authentique attestant l'existence d'une véritable toxicomanie de l'opium. Faut-il en conclure que celle-ci n'existait pas? Il ne le semble pas. Il est probable que les préparations opiacées faisaient partie des breuvages secrets et, de cette façon, n'importe qui ne pouvait se les procurer. Les Grecs se plaignent dès le v^e siècle avant notre ère des ravages que fait l'opium et déconseillent formellement son emploi dans la thérapeutique (Diagoras de Mélos). Nous avons vu que Nicandre le considérait comme un poison, mais il ne parle pas de toxicomanie. Son commentateur Eutecnios en parle mais en termes vagues. Un auteur du xviii^e siècle, Prospera Alpini, sans citer la source de son affirmation, déclare des Egyptiens « Longo tempore sic illi assuescunt, ut mox, vel trium etiam drachmarum pondus alicui tuto par os assumere sudeant ». Ce qui fait une dose de plus de douze grammes d'opium par jour. Une telle quantité suppose évidemment, comme le dit l'auteur lui-même,

une accoutumance de longue date qu'on peut aisément qualifier d'opiomanie.

Il est probable que l'opiomanie, si tant est qu'elle eût existé en Egypte sous la forme qu'elle a pu revêtir en Chine ou bien dans les pays civilisés actuels, n'était répandue que dans certaines classes, notamment dans la caste sacerdotale.



Nous ne revenons pas ici sur les substances hallucinantes dont nous avons étudié les effets à propos de l'intervention de ces agents dans les pratiques magiques. Peut-on parler, en dehors de leur rôle dans les mystères, d'une toxicomanie par le chanvre ou par les Solanées? Là encore, nous manquons de documents. On sait par Galien que les Egyptiens consommèrent le chanvre à leurs repas sous forme de boisson ou de petites pilules ou galettes. Mais il s'agit déjà d'une époque très avancée, de l'époque alexandrine et cet usage peut fort bien être la conséquence de l'introduction des mœurs asiatiques ou grecques dans la vie égyptienne.

Comme dans beaucoup d'autres pays les Arabes et les indigènes d'Egypte faisaient une forte consommation de Haschich et aussi de Datura. Ils fumaient les feuilles ou bien allumaient de grands feux avec de l'herbe sèche. De quand date cette habitude? On n'en sait rien.

Au siècle dernier on était convaincu que la connaissance du haschich nous venait des anciens Egyptiens. Baudelaire, dans ses poèmes en prose où il a célébré le haschich, nous déclare que « les propriétés exci-

tantes du chanvre étaient bien connues dans l'ancienne Egypte ». Puis on a cherché la patrie du haschich en Asie. Dernièrement, on revient à l'idée première et on affirme que les Egyptiens connurent les propriétés du chanvre dès le VIII^e siècle.

Toujours est-il que le haschich est le stupéfiant préféré. C'est pourquoi nous trouvons les premières ordonnances coercitives de l'émir Soudoun Cheikhouni, en 1378, puis les décrets du général Bonaparte, qui s'efforcent d'en limiter les dégâts.

A l'heure actuelle, l'Egypte moderne lutte énergiquement avec succès non seulement contre la consommation et la culture du haschich mais aussi contre tous les autres stupéfiants; lutte à laquelle se trouveront rattachés les noms de Russel Pacha et de Shahin Pacha.



Ce que nous connaissons le mieux et de la façon la plus authentique c'est l'usage que les Egyptiens firent des boissons alcooliques. Il semble bien que les Egyptiens connurent le vin dès la première dynastie de l'ancien empire.

L'hiéroglyphe du pressoir à vin apparaît sous le règne de Den-Semti. Sous l'ancien Empire on connut plusieurs sortes de vins : du vin rouge, vin blanc, vin noir et enfin du vin du Nord. C'est ce dernier qui était le plus estimé et correspondait sans doute au vin maréotique des Grecs. La consommation du vin alla sans doute en augmentant, puisque Rhamsès III ordonna la plantation de nouvelles vignes s'étendant depuis le Delta jusqu'en Nubie. Les grands oasis du Nord et

celui du Sud furent également garnis de vignobles. Dans le Nouvel-Empire on ne se contenta pas de ces quatre catégories de vins, on en fabriqua de nouvelles en les mélangeant. Plusieurs peintures représentent ainsi la fabrication de ces « cocktails » à l'aide d'un système compliqué de siphons. Ainsi, sur une inscription tombale datant de la XVIII^e dynastie, on lit qu'on mettait dans les sépultures six catégories de vin et quatre sortes de bières.

La bière, en effet, jouit d'une aussi grande faveur que le vin. Pendant l'Ancien Empire, le « vin d'orge » comme on l'appelait, comprenait quatre catégories. Plus tard, on estimait surtout la bière Quede, dont l'orge provenait de l'Asie Mineure. Sous les Ptolémées, la plus réputée fut la bière Zythos, fabriquée avec de la graine de Haute-Egypte.

En dehors du vin et de la bière, les Egyptiens connurent certainement d'autres boissons fermentées, mais leur nom et leur mode de préparation nous restent inconnus actuellement.

Les boissons alcooliques étaient fort à l'honneur sous l'ancien Empire et une partie du nouveau. On en buvait dans les réunions pour se mettre en gaieté. C'est ainsi qu'une inscription datant de la XVII^e dynastie, porte l'exhortation d'un hôte à ses convives :

« Mets-toi en humeur de fête. »

Et une invitée d'y répondre :

« Donne-moi dix-huit coupes de vin, vois; j'aime l'ivresse. »

La peinture la montre d'ailleurs en train de vomir.

Ainsi les Egyptiens connaissaient l'ivresse occasionnée par l'alcool et, à partir de la XIX^e dynastie,

l'ivrognerie commence à être réprouvée, ce qui en prouve formellement la grande extension.

Un papyrus nous a transmis cette réprimande d'un père égyptien à son fils accusé d'ivrognerie (Erman Ranke) :

*On me dit que tu délaisses les livres,
Que tu erres de rue en rue; ..
L'odeur de la bière
La bière éloigne les hommes de toi,
Elle est la perdition de ton âme ..
Tu es comme un gouvernail brisé sur le bateau
Qui n'obéit dans aucune direction;
Tu es comme un temple sans dieu,
Comme une maison sans pain.*

Il existe un grand nombre d'inscriptions dans ce sens sur les tombeaux et sur les monuments. Il semble donc qu'il y eût une véritable campagne entreprise contre l'alcool. L'alcoolisme fut donc au moins aussi répandu que de nos jours.

Y eut-il d'autres toxicomanies chez les Egyptiens? Cela est probable. Parmi les plantes que connurent les Egyptiens, il y a la Coriandre qui semble avoir pu procurer une sensation de bien-être suffisante pour que son usage se répandit. Cela n'est qu'une hypothèse et rien ne permet actuellement de l'affirmer.

Ce qui est certain, c'est que les Egyptiens firent un usage assez large des boissons alcooliques pour que leur consommation fût blâmée. Il est, en outre, tout à fait probable qu'ils usèrent de l'opium et du haschich.

A cela semble se borner la liste de ces corps dont

L'action très diverse se distingue cependant par un certain nombre de caractères : provocation de sensations agréables, c'est-à-dire suppression d'une partie de notre psychisme avec ou sans exaltation d'une autre partie ; accoutumance et enfin besoin tyrannique du toxique.

On a dit trop de mal de ces agents stupéfiants pour qu'il soit permis de faire leur apologie. S'il est vrai qu'une consommation immodérée de ces corps entraîne des désastres, il est également vrai que l'homme possède en eux des agents thérapeutiques efficaces. Il est vrai que la médecine des Egyptiens ne semble pas en faire usage et ce n'est que tous les progrès de la pharmacologie moderne, en permettant de les doser, qui peuvent en assurer une utilisation rationnelle.

CHAPITRE VI

LES ANTIDOTES

Il n'est nullement douteux qu'avec une connaissance aussi approfondie des poisons, les Egyptiens possédèrent également des notions très étendues des contre-poisons et d'une façon générale de tous les procédés préventifs et curatifs des empoisonnements.

Il existe un certain nombre de méthodes dont le but est de rendre inoffensive ou de diminuer la nocivité des substances toxiques introduites dans l'organisme. Tous les procédés peuvent être distingués en préventifs ou curatifs. Il est d'ailleurs évident que les contre-poisons doivent être appliqués avant que l'action du poison soit encore très étendue.

Un procédé important est *l'immunisation* qui, bien entendu, ne peut être que préventive. Tout le monde connaît l'histoire de Mithridate, qui peut être considéré comme le père de l'immunologie. Il est certain que de nombreuses générations médicales ou magiciennes ont dû travailler avant de permettre à Mithridate de s'immuniser avec autant de succès contre les poisons. Cléopâtre, comme il ressort de ses biographies, connaissait fort bien l'immunisation antitoxique. Il est impossible de savoir actuellement si la toxicologie de l'époque alexandrine, et en particulier

celle de Cléopâtre, est d'origine autochtone ou bien si elle provient de sources grecques ou orientales.

Nous avons déjà vu que l'expérimentation « pharmacologique » a été très répandue chez les Egyptiens et qu'elle a été poursuivie sur des sujets humains. Quoi de plus favorable à l'étude de l'immunisation que ces expériences sur un matériel de choix. Bien entendu, il faut comprendre que la science des poisons fut essentiellement une science secrète et que le secret des antidotes ne fut jamais divulgué, sauf pour les remèdes tout à fait généraux.



Le deuxième procédé de défense contre les empoisonnements est celui des antidotes proprement dits (bien qu'on puisse englober sous la dénomination d'antidote toute substance capable de prévenir ou de guérir un empoisonnement). Un antidote de cette catégorie est le corps qui neutralise un poison. Cette neutralisation peut être chimique comme dans le cas d'une intoxication par un acide qui se trouve neutralisé par une base. Elle peut également être physiologique, comme la pilocarpine combat l'effet de l'atropine. Il peut enfin s'agir d'une neutralisation physique par absorption à une poudre inerte.

Que pouvaient connaître les Egyptiens de ces antidotes? Certainement un très grand nombre, mais qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Les papyrus médicaux mentionnent trois principaux antidotes: la chaux, le kyphi et la crème de lait. Nous en verrons encore un quatrième, mais qui appartient à une autre catégorie sur laquelle nous reviendrons.

L'ingestion de la chaux a été très répandue comme remède des intoxications. On la trouve encore chez Nicandre et chez Galien parmi les contre-poisons.

La chaux a pu agir différemment selon qu'il s'agissait d'une substance acide ou bien d'un corps qu'elle a pu absorber. Inutile d'insister sur l'effet qu'elle a pu faire sur les muqueuses digestives.

Le kyphi, qui était surtout un parfum, fut considéré comme un antidote puissant lorsqu'il fut absorbé dans un vin. Nous reviendrons d'ailleurs dans un instant sur le rôle du vin qui est l'excipient habituel des contre-poisons.

Enfin, la crème de lait qui existe encore dans l'arsenal thérapeutique actuel des empoisonnements est réellement un agent efficace. C'est surtout par ses albumines que le lait agit et à ce point de vue-là le choix de la crème n'est peut-être pas très heureux.



La première chose à faire dans un empoisonnement est de débarrasser l'organisme du poison. A cet effet, on administre des vomitifs. Parmi ceux-ci les anciens connaissaient un très grand nombre d'huiles dotées de propriétés antidotiques. Les Egyptiens utilisèrent surtout l'huile de sésame et les différentes sortes de graisses animales, dont celle des animaux de basse-cour, jouissaient d'une grande vogue.

Nous ne discuterons pas ici sur l'action présumée de ces différents corps gras. Certains avaient peut-être une véritable action antidotique, mais il est probable qu'ils agissaient surtout comme vomitifs.

Nous savons du reste actuellement que les corps gras

sont loin d'être indiqués dans tous les cas d'empoisonnement. Dans certains cas où le poison est précisément soluble dans les graisses, l'administration de celles-ci peut provoquer des désastres. (Empoisonnement par le phosphore).

Il en semble être de même du vin qui, comme nous l'avons dit, faisait partie presque toujours des antidotes. Il est certain que le vin était destiné à soutenir l'organisme afin que celui-ci puisse lutter efficacement contre l'intoxication. Il avait la même signification que la piqûre de caféine ou d'huile camphrée que l'on fait actuellement. Or, un certain nombre de poisons étant solubles dans l'alcool pouvaient être rendus beaucoup plus nocifs par l'ingestion de vin.

En somme, il n'y a qu'une minime partie des antidotes égyptiens qui soit parvenue jusqu'à nous. Rien de spécifique, seulement des contre-poisons généraux. Là encore, les choses les plus intéressantes sont perdues à cause de leur caractère mystique et ésotérique.

CONCLUSIONS

Avant d'entreprendre un travail de toxicologie historique, il nous aurait fallu définir ce que nous devons entendre par poison. Une telle définition est extrêmement difficile actuellement. Une des idées principales de la pharmacologie moderne — idée émise par Claude Bernard — est l'analogie sinon identité d'action du médicament et du poison. Entre la drogue bienfaisante et le poison mortel il n'y a pas de différence de nature, il n'est qu'une question de degrés.

En étudiant les sources de nos connaissances sur la science des poisons telle qu'elle fut cultivée chez les Egyptiens de l'antiquité, on arrive à la conviction que ce peuple possédait des notions toxicologiques très étendues. A cet égard, la science des Egyptiens jouissait d'une grande réputation dans l'antiquité.

Cette réputation, maintes fois exprimée par les auteurs grecs et latins, contraste avec l'extrême pauvreté des renseignements précis.

Cela tient, à notre avis, à des causes diverses :

1° Le secret des poisons ne fut connu que par un tout petit nombre d'initiés et ne put ainsi être divulgué et parvenir jusqu'à nous.

2° Il existe une grande difficulté à identifier des substances dont on ne connaît que le nom ou même seulement l'hiéroglyphe. Parmi les très nombreuses

plantes dont la désignation nous est parvenue, quelques-unes seulement ont pu être identifiées.

*
**

En nous référant à des sources appropriées, nous avons pu établir que les Egyptiens connaissaient les corps toxiques suivants :

Mercure,
Arsenic,
Antimoine,
Cuivre,
Pierre memphite (?),
Opium,
Jusquiame,
Datura,
Coriandre,
Cigüe,
Haschich,
Acide cyanhydrique,
Venins de serpents,
Venin de crapaud,
Lièvre marin,
Poisons des urines et des matières fécales.

*
**

Nous ignorons quels furent les poisons que les Egyptiens employèrent dans un but criminel ou répressif. Nous connaissons seulement la « peine du pêcher » infligée aux initiés qui ont trahi les secrets : c'était l'acide cyanhydrique distillé des noyaux de pêche.



4^e CLICHE

De haut en bas et de gauche à droite :

- I. Catal. Musée du Caire N° 284. — *Statue en pierre calcaire de Amenhet III (XII^e Dynastie) qui fut empoisonné.*
- II. Catal. Musée du Caire N° 4752. — *Statue en granit noir du prêtre Jeher, un des prêtres de la magie pharaonique.*
- III. Catal. Musée du Caire N° 6036. — *Cercueil de Petosiris, grand prêtre de Thot à Hermopolis Dagna. (Fin du IV^e siècle).*
- IV. Catal. Musée du Caire N° 829. — *Vase en forme de cœur, granit noir, consacré au Dieu Thot.*

Les substances ayant pour propriété de provoquer des hallucinations (jusquiame, datura, haschich), furent employées dans la pratique magique et dans les mystères célébrant les diverses divinités. On peut reconnaître dans l'effet des divers breuvages que l'on a fait absorber aux participants des mystères, l'action des trois plantes ci-dessus. Il est, cependant certain que d'autres poisons furent également utilisés dans ce but, en particulier, certaines substances d'origine animale qui ont également la propriété de provoquer des fausses perceptions.

*
**

Il est étonnant de constater combien la pharmacopée des anciens Egyptiens est pauvre en substances suffisamment actives pour être qualifiées de toxiques. On perçoit une sorte de crainte de l'intoxication. Il est vraisemblable que les Egyptiens eurent recours là où la médecine ordinaire avait échoué, à une thérapeutique magique plus radicale exercée uniquement par les prêtres et dont les secrets sont perdus pour nous. Bien qu'on ait attribué le rôle prépondérant aux formules d'incantations et aux prières, il est aujourd'hui certain que les breuvages magiques étaient souvent pour quelque chose dans la guérison et, sans doute, bien souvent dans la mort.

*
**

Parmi les substances stupéfiantes déterminant de véritables toxicomanies, c'est l'alcool qui fut le plus répandu en Egypte. L'alcool était consommé sous

forme de vin et de bière dont on produisit de multiples variétés.

Au début du deuxième millénaire avant notre ère, l'ivrognerie fut suffisamment répandue pour provoquer une véritable propagande anti-alcoolique.

En dehors de l'alcool, la consommation de l'opium (sous forme de potion euphorique dans le genre du népenthès) et du chanvre indien doit être signalée, mais nos documents actuels ne permettent pas de supposer que ces toxicomanies aient atteint l'importance de l'alcoolisme.

*
**

Après avoir consulté les papyrus, les auteurs grecs et latins et enfin les auteurs modernes compétents, on a donc une impression de pauvreté de la toxicologie égyptienne. Il n'est pas douteux que cette impression ne corresponde pas à la réalité. Pour des raisons que nous avons indiquées plus haut, une grande partie de la science toxicologique des Egyptiens nous reste cachée et est probablement définitivement perdue.

Vu et bon à imprimer,
Nancy, le 29 novembre 1933.

Le Doyen : SEYOT.

Vu et permis d'imprimer,
Nancy, le 30 novembre 1933.

*Le Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université,
Docteur L. BRUNTZ.*

